

Question : Comment chacun des documents suivants présente-t-il le « monstre » ?

Texte A : Extrait de *L'Odyssée* d'Homère, traduit du grec, VIII^e siècle avant JC

Après diverses mésaventures (les Cicones, les Lotophages), Ulysse et ses compagnons sont parvenus au pays des Cyclopes. La curiosité pousse alors Ulysse à aller voir qui sont les habitants de ce pays. Ulysse et ses compagnons entrent dans la grotte du géant Polyphème.

Nous arrivâmes rapidement à son antre¹, sans l'y trouver, car il faisait paître ses troupeaux dans les gras pâturages. Nous entrâmes, admirant tout ce qu'on voyait là. Les claies étaient chargées de fromages. Tous les vases à traire étaient pleins. Mes compagnons me suppliaient de prendre les fromages, les agneaux et les chevreaux, et de fuir sur l'eau salée. Mais je ne le voulus point. Cela aurait été pourtant plus sage, mais je
5 désirais voir cet homme, afin qu'il me fasse les présents d'hospitalité.

Alors, ranimant le feu et mangeant les fromages, nous l'attendîmes, assis. Il revint du pâturage, et portait un énorme fagot de bois sec, afin de préparer son repas. [...] Quand il eut achevé tout ce travail, il alluma le feu, nous aperçut et nous dit :

- Ô étrangers, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Est-ce pour le négoce² ou errez-vous sans but, comme des
10 pirates qui vagabondent sur la mer, exposant leurs âmes au danger et portant le malheur aux autres hommes ?

Il parla ainsi, et notre cher cœur fut épouvanté au son de la voix du monstre et à sa vue. Mais je lui répondis :

- Nous sommes des Achéens³ venus de Troie, et nous errons entraînés par tous les vents sur les vastes flots de la mer, cherchant notre demeure par des routes et des chemins inconnus. Ainsi Zeus l'a voulu. Nous nous
15 prosternons à tes genoux, pour que tu nous offres l'hospitalité, et que tu nous fasses les présents qu'on a coutume de faire à des hôtes. [...]

Je parlai ainsi, et il me répondit avec un cœur féroce :

- Tu es insensé, ô étranger, et tu viens de loin, toi qui m'ordonnes de craindre les dieux et de me soumettre à eux ! Les Cyclopes ne se soucient ni de Zeus ni des dieux, car nous sommes plus forts qu'eux. Pour éviter la
20 colère de Zeus, je n'épargnerai ni toi ni tes compagnons, à moins que mon âme ne me l'ordonne. [...]

Puis se ruant sur mes compagnons, il en saisit deux et les écrasa contre terre comme des petits chiens. Leur cervelle jaillit et coula sur la terre, et, les coupant membre à membre, il prépara son repas. Il les dévora comme un lion des montagnes, et il ne laissa ni leurs entrailles ni leurs chairs ni leurs os pleins de moelle. Et nous, en gémissant, nous levions nos mains vers Zeus, en face de cette chose affreuse, et le désespoir envahit notre
25 âme.

Quand le Cyclope eut empli son vaste ventre en mangeant les chairs humaines et en buvant du lait sans mesure, il s'endormit étendu au milieu de l'antre, parmi ses troupeaux. Je voulus tirer mon épée aiguë de sa gaine et me jeter sur lui pour le frapper là où se trouve le foie, mais une autre pensée me retint. En effet, nous aurions péri tout de même d'une mort affreuse, car nous n'aurions pu déplacer de nos mains le lourd rocher
30 qu'il avait placé devant l'entrée. C'est pourquoi nous attendîmes en gémissant la divine Eos⁴.

1. Caverne, grotte. 2. Commerce. 3. Des Grecs. 4. L'aurore personnifiée.

Texte B : La découverte du Voreux, extrait de *Germinal* de Zola, 1885. Première partie, chapitre 3.

Germinal est un roman qui raconte les péripéties d'Etienne Lantier qui découvre l'univers cruel d'une mine dans le Nord de la France. Il découvre ici la mine : le Voreux.

Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines¹ pleines de charbon. Des moulineurs, aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçaient par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, "sonnant à la viande", pour prévenir de ce chargement de chair humaine. Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble.

- C'est profond ? demanda Etienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.

- Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages au-dessus, le premier à trois cent vingt.

15 Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait. Etienne reprit :

- Et quand ça casse ?

- Ah ! quand ça casse...

Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue. Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour englober une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamé, de boyaux géants capables de digérer un peuple. Cela s'emplissait, s'emplissait encore, et les ténèbres restaient mortes, la cage montait du vide dans le même silence vorace.

1. Benne roulante, chariot pour le transport de la houille, dans les mines.

Texte C : Extrait du chapitre 9 de *Si c'est un homme* de Primo Lévi, traduit de l'italien, 1947.

Si c'est un homme est un témoignage autobiographique écrit par Primo Lévi en 1947. Italien juif, il est devenu écrivain suite à sa détention au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz lors de la seconde guerre mondiale. A partir de son quotidien, il explique l'organisation du camp et les horreurs de la déshumanisation. Primo Lévi a gardé le souvenir d'un personnage, figure du camp, qu'il nomme Elias. Ce dernier s'est imposé par sa force sauvage. Elias Lindzin est un juif polonais originaire de Varsovie, portant le numéro matricule 141 565, si l'on en croit Lévi.

Elias Lindzin. 141565, atterrit un beau jour, inexplicablement, au Kommando¹ de Chimie. C'était un nain, d'un mètre cinquante tout au plus, mais pourvu d'une musculature comme je n'en avais jamais vu. Quand il est nu, on voit chaque muscle travailler sous la peau, avec la puissance, la mobilité et l'autonomie d'un petit animal; agrandi dans les mêmes proportions, il ferait un bon modèle pour un Hercule; mais il ne faut pas 5 regarder la tête.

Sous le cuir chevelu, les statures crâniennes forment de monstrueuses protubérances. Le crâne est massif, on le dirait de métal ou de pierre; la ligne noire des cheveux rasés descend à un doigt des sourcils. Le nez, le menton, le front, les pommettes sont durs et compacts; le visage tout entier fait penser à une tête de bœuf, à un instrument fait pour frapper. Une impression de vigueur bestiale émane de toute sa personne.

10 C'est un spectacle déconcertant que de voir travailler Elias; les Meister² polonais, les Allemands eux-mêmes s'arrêtent parfois pour l'admirer à l'œuvre. Alors que nous arrivons tout juste à porter un sac de ciment, Elias en prend 2 à la fois, puis 3, puis 4, les faisant tenir en équilibre on ne sait comment; et tout en avançant à petits pas rapides sur ses jambes courtes et trapues, de sous son fardeau il fait des grimaces, il rit, jure, hurle et chante sans répit comme s'il avait des poumons de bronze. Malgré ses semelles de bois, Elias grimpe comme 15 un singe sur les échafaudages et court d'un pied léger sur les charpentes suspendues dans le vide; il porte 6 briques à la fois en équilibre sur la tête; il sait se faire une cuillère avec une plaque de tôle et un couteau et un

couteau avec un morceau d'acier; il déniché n'importe où du papier, du bois et du charbon secs et sait allumer un feu en quelques instants sous la pluie. Il peut être tailleur, menuisier, cordonnier, coiffeur; il crache à des distances incroyables; il chante, d'une voix de basse pas désagréable, des chansons polonaises et yiddish³ absolument inconnues; il est capable d'avaler 6, 8, 10 litres de soupe sans vomir et sans avoir la diarrhée, et de reprendre le travail aussitôt après. Il sait se faire sortir entre les épaules une grosse bosse, et déambule dans la baraque, bancal et contrefait, en poussant des cris et en déclamant d'incompréhensibles discours, pour la plus grande joie des autorités du camp. Je l'ai vu lutter avec un Polonais beaucoup plus grand que lui et l'envoyer à terre d'un seul coup de tête dans l'estomac, avec la violence et la précision d'une catapulte. Je ne l'ai jamais vu se reposer, je ne l'ai jamais vu silencieux ou immobile, je ne sache pas qu'il ait jamais été blessé ou malade. [...]

Elias est un voleur par nature et en toute innocence : il témoigne en cela de la ruse instinctive des animaux sauvages. Il ne se laisse jamais prendre sur le fait car il ne vole que lorsque l'occasion est sans risque; mais lorsqu'une telle occasion se présente, Elias vole, fatalement, infailliblement, comme une pierre tombe quand on la lâche. Et quand bien même on réussirait à le surprendre – ce qui n'est guère facile –, il est clair qu'il ne servirait à rien de le punir pour ces vols : ils représentent pour lui un acte aussi naturel que manger ou dormir.

On pourra maintenant se demander qui est l'homme Elias. Si c'est un fou, un être incompréhensible et extra-humain, échoué au Lager⁴ par hasard. Si en lui s'exprime un atavisme⁵ devenu étranger à notre monde moderne, mais mieux adapté aux conditions de vie élémentaires du camp. Ou si ce n'est pas plutôt un pur produit du camp, ce que nous sommes destinés à devenir si nous ne mourons pas au camp, et si le camp lui-même ne finit pas d'ici là.

Il y a du vrai dans ces 3 hypothèses. Elias a survécu à la destruction du dehors parce qu'il est physiquement indestructible –, il a résisté à l'anéantissement du dedans parce qu'il est fou. C'est donc avant tout un rescapé : le spécimen humain le plus approprié au monde de vie du camp.

1. Unité de travail forcé. 2. Mot qui signifie « maître » en allemand. 3. Langue parlée par les communautés juives d'Europe centrale et orientale. 4. Le camp. 5. Réapparition d'un caractère primitif après un nombre indéterminé de générations.

Document D : Francisco Goya, *Saturne dévorant un de ses fils*, peinture murale transférée sur toile, 1819-1823

